

Fiction

Jean-Paul Beaumier, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Roland Bourneuf,
Valérie Forgues, Patrick Guay, David Lonergan and Lucille Ryckebusch

Number 153, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90034ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaumier, J.-P., Bernard, M., Boivin, P., Bourneuf, R., Forgues, V., Guay, P.,
Lonergan, D. & Ryckebusch, L. (2019). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*,
magazine littéraire, (153), 27–33.

Robert Lalonde

UN POIGNARD DANS UN MOUCHOIR DE SOIE

Boréal, Montréal, 2018, 198 p. ; 20,95 \$

Dans *La liberté des savanes*, le précédent roman de Robert Lalonde, un jeune homme se donnait la mort dans une grange, loin de tout regard, de toute aide que ses proches auraient pu lui apporter.



Les raisons qui l'ont conduit à commettre l'irréparable demeureront tues alors que le père éploré, qui n'a rien vu venir, et le narrateur, tous deux témoins, observateurs impuissants, se le reprocheront : auraient-ils pu éviter qu'un tel drame ne se produise ? La question demeurera sans réponse. Comme un nœud jamais dénoué, elle ne cessera de les hanter, jusqu'à ressurgir dans le nouveau roman de Robert

Lalonde, *Un poignard dans un mouchoir de soie*, dont le titre évoque Dostoïevski et pose de nouveau l'énigme demeurée irrésolue dans le précédent roman : que représente toute vie ? À quoi tient-elle ? Et cette ultime question qui soulève la part de responsabilité que nous avons face à autrui : quelle aide peut-on apporter à autrui ? Y a-t-il un point de bascule au-delà duquel toute aide s'avère vaine ?

Le roman met en scène trois personnages principaux : Romain, professeur de philosophie à la retraite ; Irène, une actrice sur le déclin qui doit chaque soir faire face à l'angoisse d'oublier ses répliques ; et Jérémie, un jeune sans âge précis, sans passé ni avenir, qui ne parvient à s'ancrer dans le présent qu'en récitant des passages de *L'Idiot* de Dostoïevski et d'autres auteurs. Jérémie se révélera le trait d'union entre Romain et Irène, et leur permettra de croire, renversement des rôles oblige, qu'ils peuvent de nouveau envisager l'avenir autrement que comme une pente sans cesse déclinante dont l'issue leur est connue. Affligé par la perte d'un ami, Romain n'espère plus rien de la vie lorsqu'il fait la rencontre de Jérémie à la sortie d'une église après avoir assisté aux funérailles de cet ami. Irène, pour sa part, aperçoit le jeune homme, un soir, à l'arrière du théâtre où elle se rend parfois entre deux scènes pour fumer, loin du décor, du drame qui s'y joue, sans se douter qu'un autre drame se déploie, soir après soir, derrière ce même théâtre où Jérémie se réfugie pour se shooter. Tremblant, il implore Irène de l'aider en lui tendant la seringue.

Le roman se décline en trois actes qui, comme au théâtre, ponctuent le drame qui s'y joue jusqu'au dénouement alors que tous les morceaux de l'énigmatique chassé-croisé entre les

personnages tombent en place. Les lecteurs familiers de l'œuvre de Robert Lalonde renoueront avec certains thèmes chers à l'auteur : la perte d'innocence, la fragilité de l'existence, le refus d'une vie ordonnée d'avance, l'importance de croire en plus grand que soi, le poids des expériences passées, parfois douloureuses, avec lesquelles il faut apprendre à vivre, et, non le moindre, le pouvoir libérateur des mots. Sans oublier l'amour inconditionnel qui lie ici Romain et Irène lorsqu'ils unissent leur voix pour réciter le dernier message de Jérémie : « Je choisis les fraîches ondées, les couleurs du soir, les questions qui durent au bout des ans. Je choisis votre cœur qui respire l'impérissable. Tout le reste s'ensevelit. Je vous aime par-delà. Jérémie, dit le prince ».

Jean-Paul Beaumier

Ludmila Oulitskaïa

L'ÉCHELLE DE JACOB

Trad. du russe par Sophie Benech

Gallimard, Paris, 2018, 619 p. ; 46,95 \$

Une passionnante saga russe qui déploie, de 1905 à 2011, quatre générations de femmes issues d'une même famille. Cent ans de guerres, de victoires, de défaites, d'amours et de trahisons illuminent cette fiction qui prend sa source dans les archives personnelles de la romancière.



Née dans l'Oural en 1943, Ludmila Oulitskaïa est considérée comme l'une des auteures russes contemporaines les plus importantes. L'œuvre de l'écrivaine n'est pas sans rappeler celle des grands romanciers du XIX^e siècle, les Dostoïevski, Tolstoï ou Tourgueniev. Dans *L'échelle de Jacob*, une cinquantaine de chapitres entremêlent les aléas d'un groupe familial à l'histoire

trouble, douloureuse, insolite, et pourtant ô combien fascinante de la fin de la Russie impériale, de l'ex-URSS de Staline ou de Gorbatchev, et de la CEI de Poutine.

Généreuse, l'auteure aide ses lecteurs en incluant dans son livre un arbre généalogique où nichent tous ces Kerns et Ossetski, amants et maîtresses compris. « La famille s'appauvrisait lentement et sûrement. [...] La maison restait toujours aussi hospitalière, avec une succession ininterrompue de thés et de soirées musicales [...]. En octobre 1905 éclata à Kiev un pogrom qui acheva ce lent processus de dégradation. »

Si le plus jeune des Jacob naît en 2011, le premier de la lignée est né en 1890. Ce Juif intellectuel et passionné de musique est

fou amoureux de sa femme, ce que racontent les lettres qu'il lui a envoyées pendant plus de vingt ans, alors qu'il était enfermé dans des camps, en Sibérie ou ailleurs. Elles avaient été conservées par son épouse Maria Kerns-Ossetskaïa et ont été retrouvées à sa mort par sa petite-fille, l'auteure du roman dont elles seront l'inspiration. « Sa grand-mère [...] se qualifiait d'essayiste. Elle avait une vie spirituelle. Aussi éloignée de la vie actuelle que la période jurassique. »

Les archives du KGB – aujourd'hui accessibles – auront permis à l'écrivaine de retracer une partie importante de la vie de cet intellectuel qui, avec ses descendants parfois surdoués, parfois dissidents, a été un témoin privilégié de son époque. « Elle téléphona aux archives du KGB. Ces archives se trouvaient sur Kouznetski most, à cinq minutes du cœur noir de la ville, la Loubianka. » Un siècle plus tard, la boucle est ainsi bouclée.

Ludmila Oulitskaïa a reçu de nombreuses récompenses, dont le prix Médicis étranger en 1990 et le prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes en 2011. En France, elle a été faite chevalier de l'ordre des Palmes académiques en 2003, chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres en 2004, et officier de la Légion d'honneur en 2014.

Michèle Bernard

Jean-Christophe Réhel LA FATIGUE DES FRUITS

L'Oie de Cravan, Montréal, 2018, 79 p. ; 16 \$

La langue est prise à bras-le-corps et devient un matériau capable de sublimer le quotidien, la maladie, le présage de mort, dans le bouleversant quatrième recueil de Jean-Christophe Réhel.



« [J]e me jette sur une langue / pour sentir l'état du monde. » Entre les pages grand format et sous une couverture à la beauté sobre d'un classique, le monde, c'est le salon, la chambre, l'hôpital, le travail, le rêve, l'amour, ces espaces qui animent les jours du narrateur. Jean-Christophe Réhel offre de longs poèmes, des textes-fleuves dont l'amplitude n'a d'égale que la clarté de son regard et qui viennent se

frapper à des pages presque blanches.

De *La fatigue des fruits* se dégagent une envie de vivre puissante, des poèmes en réponse à la détresse. Les mots semblent salvateurs, comme si, à travers eux, le poète respirait à pleins poumons. Le livre est fait de tristesse, de beaucoup de

tendresse. Les images empruntent au surréalisme, à la culture populaire, parfois à ce qu'il y a de plus trivial, et sont porteuses de troublantes vérités : « [D]es fois j'ai fait le tour / j'ai fait le tour de l'appartement / le tour du loyer / le tour de ma job à 14 \$ de l'heure / des fois j'ai fait le tour de l'amour / des fois je pleure pour rien / je fais le tour de mes larmes / je fais le tour de l'épicerie / je n'achète rien ». La douleur, les larmes, les visites à l'hôpital, la douceur de mains dans les cheveux côtoient les sachets Sidekicks, la bouffe de dépanneur, les sandwiches aux tomates, et ensemble, ils fabriquent un curieux univers. Dans le discours intérieur du narrateur, les répétitions (*c'est pas possible, ok c'est bon, je cherche, et on, j'ai peur, je*), comme un disque égratigné, créent un effet toile d'araignée dont il est difficile de sortir.

Jean-Christophe Réhel a le regard aiguisé et sensible ; les tonalités de son écriture se superposent, douces, révoltées, résignées, affectueuses. Depuis la réalité d'un corps fragile, Réhel écrit : « [J]e me retiens souvent pour ne pas hurler ». Et le livre devient ce grand cri qui marche contre la mort : « [J]e ne veux pas mourir tout de suite / j'écris un autre livre / au bout de mes bras / j'essaye de guérir de la maladie / je fais des incantations ». Les textes prennent des allures de litanie. Moi, ils m'ont aspirée, à la limite de l'étouffement, par le sentiment d'urgence que la poésie est venue mettre en lumière.

Tout est magnifié dans *La fatigue des fruits*, le détail devient beau, le quotidien oscille entre lumière et noirceur. Un grand mouvement traverse les textes qui tournent en boucle comme une plainte infinie. Je suis entrée dans la danse, un sourire s'est dessiné sur mes lèvres, je me suis émue devant ce JE entier, pleinement incarné ; ce JE à la fois enfant, homme, vieillard, malade, vivant, original ; un poète certainement.

Valérie Forgues

Michelle Deshaies XIEXIE

David, Ottawa, 2018, 168 p. ; 22,95 \$

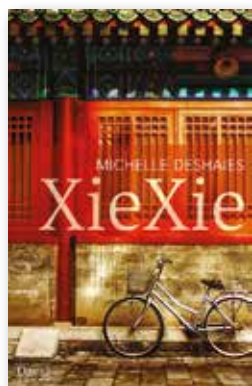
Une relation amoureuse triangulaire, un pays exploité outrageusement par des étrangers et ravagé par la guerre.

Le premier roman de Michelle Deshaies, *XieXie*, manœuvre entre romantisme et aventure. Raymond dirige une importante compagnie minière anglaise à Guilin, en Chine. Nous sommes en 1934. Parmi ses domestiques, XieXie est sa cuisinière et sa maîtresse. Sa femme, Rose, vient le rejoindre. Ces derniers semblent unis par un mariage de convention, plutôt que d'amour ; ils se connaissent peu et n'ont guère vécu ensemble. Rose, qui a déjà eu une relation sensuelle avec une femme, tombe amoureuse de XieXie. Les deux deviennent amantes, ce qui paraît convenir à Raymond. La relation triangulaire fonctionne harmonieusement ; Rose fait des fausses couches, mais XieXie tombe enceinte de Raymond. Tout semble parfait :

le climat, les délicieux mets préparés par XieXie, l'aisance financière, la délicatesse des sentiments et les plaisirs amoureux.

Cet univers paradisiaque va s'écrouler dans la deuxième partie, qui se passe en 1937 : les communistes de Mao Zedong ont l'intention de renverser le régime des nationaux de Tchan Kaï-chek tandis que les Japonais envahissent la Chine. Les communistes et les Japonais veulent chasser les compagnies étrangères qui abusent de leur situation. Le choc est inévitable et le paradis du trio s'écroule. Raymond et Rose fuient en catastrophe, abandonnant malgré eux XieXie et l'enfant qu'elle porte. Plus maladroit qu'heureux, un épilogue d'une quinzaine de pages qui se déroule en 1960 viendra clore le roman.

Animé par de nombreux dialogues, le roman se déroule à vive allure. La relation entre XieXie et Rose devient rapidement le sujet principal du roman jusqu'à ce que la pression de la guerre s'exerce sur leur univers. Cette relation donne sa saveur au roman. Les personnages sont beaux, leurs relations sensuelles sont rendues avec finesse et délicatesse. Lentement, elles se découvrent l'une l'autre, passant outre les barrières de la langue (évidemment, c'est XieXie qui apprend la langue de Rose) et des traditions (là, c'est Rose qui se laisse charmer par la Chine).



Une des difficultés de l'écriture était d'intégrer les faits historiques à la trame romanesque, ce que Deshaies résout partiellement. À trois reprises, elle nous offre des cours d'histoire qui, pour être riches d'informations et intéressants en eux-mêmes, se plaquent sur le récit plutôt que de naître de lui.

À cela s'ajoute le problème de la grossesse de XieXie. En 1934, Rose lui dit : « Tu portes notre enfant, celui de Raymond et le mien aussi par affection et par alliance ». En 1937, la narratrice affirme : « Personne ne voudrait plus la prendre pour épouse alors qu'elle avait été déflorée par on sait bien qui, et qu'elle était enceinte ». Elle accouchera d'ailleurs peu de temps après. Incongruence qu'il aurait été facile de résoudre. De même, à quelques reprises, l'auteure passe du présent au passé comme temps de base dans un même passage.

Mais ces failles ne nuisent guère à la lecture. Le rythme est vif, le milieu social et culturel bien campé, les dialogues bien menés et, surtout, on se prend d'affection pour XieXie, beau personnage dont le nom signifie « merci » ou « reconnaissance ». Et plus que la relation entre Rose et elle, c'est son destin tragique qui donne sa force et sa pertinence à ce roman.

David Lonergan

Marie-Élaine Guay

CASTAGNETTES

Del Busso, Montréal, 2018, 76 p. ; 14,95 \$

Des poèmes de luttes quotidiennes et de peines au cœur desquels l'amour fou et la nature sont les plus belles ripostes. Un premier livre étonnant.



Dans les poèmes qui composent *Castagnettes*, la voix est passionnée, séduisante, en proie aux amours qui font briller autant qu'à celles qui font tomber. L'écriture se fait élégante : « [J]'ai plusieurs caresses pour la suite / des larmes bandées / des semences anciennes / les doigts longs comme un débordement / ne me cherchez plus sous les dé-

combres / j'occupe un palais endormi / lové dans ce qu'il reste des frênes », et par moments, très familière : « [Y]'a rien de plus crève-cœur / que des humains déguisés / en clowns / en sorcières / en magiciens / du monde avec du maquillage dans la face / qui passent une soirée de marde ».

On avance sur la ligne fine du désir, celle des masques que l'on porte en différentes occasions ; celle de l'immobilité aussi, qui peut faire pencher l'issue des histoires d'un côté ou de l'autre. Il y a de l'attente dans le recueil, de la tension, de l'érotisme. L'explosion n'est jamais loin, comme dans le poème « Craqueur de cou », où l'amour se montre ravageur, où la narratrice ne se possède plus et la violence de la voix est très marquée. Le jeu est souvent évoqué : jeu de rôle, de séduction ; mentir, tricher, offrir et reprendre. La poète est aux aguets : que veut-elle, qu'est-ce que l'autre attend d'elle et où se trouve une forme d'équilibre ?

La narratrice se retrouve dans une posture d'effort ; faire correspondre son désir à celui de l'autre. Elle se cogne à l'impuissance, prise au piège de l'émotion : « [J]'ai eu beau souffler / souffler / souffler / souffler / t'as jamais pogné en feu ». On est dans l'attirance, le fantasme, mais les poèmes renvoient souvent à un amour à sens unique qui ne peut se déployer. La paix s'installe quand les yeux sont fermés, comme le raconte le poème « Demi-sous-sol ».

À travers sa poésie, Marie-Élaine Guay s'offre avec générosité, est souvent laissée à elle-même, se plonge dans les eaux glaciales pour changer le mal de place (« Lessive »). Les rapports intimes et l'amour, parfois violents, ambigus et à contre-courant du quotidien, imprègnent complètement le livre. Tout comme l'esprit de la nature, qui est omniprésente : arbres, mer, algues, gravier, tempête, sauge, têtes de violon. Source tantôt de paix, tantôt de chaos, elle apporte néanmoins une belle unité

au recueil, et Marie-Élaine Guay n'y résiste pas, elle se laisse emporter par sa puissance.

Si le livre est un ensemble de courts poèmes, où l'on suit davantage des instants, des impressions croquées sur le coup de l'émotion, il se termine sur une longue (et magnifique) suite intitulée « Les caraïbes saignent ». À travers les forces qui s'opposent tout au long de ce dernier grand poème, on retrouve l'ambiance de tout le livre ; le souffle s'y déploie pleinement, offrant une voix encore plus incarnée, à fleur de peau et solide.

Valérie Forgues

Julie Héту

PACIFIC BELL

Alto, Québec, 2018, 141 p. ; 21,95 \$

Pacific Bell raconte l'histoire de Sofia Loera, animatrice d'une radio de la petite communauté de Cima plantée en plein désert des Mojaves, dont l'émission *Voix du désert* diffuse les conversations téléphoniques d'une cabine mythique, laissée à l'abandon depuis les années 1960, après la fin des exploitations minières, mais qui attire encore de nombreux curieux.



Tous les vendredis soirs, Sofia livre un conte, « Le sang des cactus », qu'elle adresse à son jeune fils, Adam, resté à Montréal. On comprend très vite que l'histoire d'Eco, saigneuse de cactus dans une nopalerie du Mexique, n'est autre chose qu'une mise en récit de sa propre vie sous l'emprise du Cartel du Pacifique, auquel appartient Miguel, le père d'Adam, et qui a forcé

l'exil familial. C'est pour se refaire une santé dans le silence du désert, parce qu'elle dépérissait à Montréal, que Sofia a été envoyée à la station de radio, même si elle doit désormais orchestrer un trafic d'armes pour Miguel et divulguer des informations codées au moyen d'extraits de « La petite sirène ».

Pacific Bell est avant tout l'histoire d'une grande solitude dans laquelle des voix s'abîment, « tant de voix différentes, sans visages, sans corps », qui s'échappent du silence pour se fondre dans un désert aux profondeurs océaniques. Des voix qui errent au milieu de nulle part, vont et viennent de la cabine téléphonique, coulant sur « la voie hertzienne » jusqu'à ce que la ligne soit coupée à cause de la menace qu'elle représente pour l'écosystème du désert. Jusqu'à ce que Sofia « s'enlise dans ses souvenirs » et perde tout contact avec le réel.

Dans son quatrième roman, Julie Héту met en place un dispositif complexe qui fait alterner trois niveaux de récit : celui des derniers jours de Sofia dans le désert des Mojaves qu'une

voix omnisciente relate, celui de son passé à la nopalerie qu'elle narre à la radio, et celui du conte d'Andersen dont les passages sont insérés entre les chapitres. Mais l'arrimage se fait très mal, la narration a trop souvent un caractère didactique, et les différentes trames ne parviennent pas à s'incorporer dans un ensemble signifiant. Les enjeux narratifs du récit finissent par s'écrouler sous le poids d'artifices destinés à servir l'esthétique du roman, reposant essentiellement sur l'aspect symbolique de la couleur rouge au détriment de sa portée sociale et politique.

Lucille Ryckebusch

Natalie Jean

LA VIE MAGIQUE

Leméac, Montréal, 2018, 172 p. ; 21,95 \$

Des images et des images qui témoignent de la spontanéité, de l'imagination et de la synesthésie de la narratrice, Miranda Simon, dix-sept ans. À l'aube de la vie adulte, Miranda en est à son quatorzième cahier.



Elle y dessine, décrit et raconte ses rêves et sa vie. La vie ordinaire d'une fille ordinaire que l'aptitude au bonheur métamorphose en être solaire. Le retour sur l'enfance dès le premier chapitre suggère que là a été semée la graine de la vie magique. Des parents qui s'aiment et qui l'entourent de tendresse, qui l'initient aux beautés de la nature, de la musique, qui encouragent sa curiosité et son goût pour le

dessin et l'écriture ; bref, une enfance, tel un trésor, qui fera ressurgir la magie qui s'était endormie après le décès de sa mère alors que « [l]a beauté du monde était partie se cacher dans un trou ». Miranda n'a que neuf ans au décès de sa mère. Mais les images de l'enfance, un père attentif et une vive curiosité ramèneront la vie magique. Avant même que le désir amoureux ne la titille, elle s'interroge sur sa sexualité, ses camarades de classe prétendant avoir fait leurs premières expériences. Miranda n'a pas oublié l'éducation sexuelle reçue de sa mère, Marguerite, quand elle n'était âgée que d'environ six ans. Le chapitre huit relate à merveille cet enseignement. À l'aide des dessins de coupes de corps féminin et masculin de Léonard de Vinci, Marguerite lui explique avec sensibilité et autant de précision que de finesse d'où viennent les enfants. Elle lui parle de l'amour, du respect mutuel et même des *fluides* qui sont le signal du bon choix et du désir. Miranda reconnaîtra le signal quand un nouvel élève arrivera dans sa classe. C'est Nassim. Comme elle, il aime les livres, la musique, la nature. Et la cabane

à l'orée du bois que Miranda a aménagée avec l'aide de son père est toute prête...

En somme, *La vie magique* raconte l'histoire d'une adolescente de son temps, ouverte et heureuse, comme il en existe probablement beaucoup, quoi qu'en dise la rumeur ambiante. Une vie presque ordinaire mais qu'auréole un style original, une écriture vivante et riche d'images inattendues. Natalie Jean, un nom à retenir, une écrivaine à suivre.

Pierrette Boivin

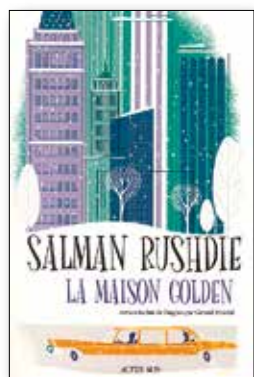
Salman Rushdie

LA MAISON GOLDEN

Trad. de l'anglais par Gérard Meudal

Actes Sud, Arles, 2018, 413 p. ; 44,95 \$

Depuis vingt ans qu'il habite New York, Sir Salman Rushdie a eu le temps de s'interroger sur la société américaine. Fin observateur et analyste averti, il partage par le biais d'un roman ses réflexions des dernières années, sous les présidences d'Obama et de Trump.



Rarement fiction n'a paru aussi intelligente, teintée de réalité et habilement remplie de propos philosophiques. Dans *La maison Golden*, l'Indo-Britannique expose sa perception des deux Amériques, qui semblent aujourd'hui irréconciliables. On identifie rapidement qui est le Joker aux cheveux verts et à la peau « blanche comme la capuche d'un membre du Ku Klux Klan ». Rushdie n'ajoute-t-il pas : « Des hommes puis-

sants déclinent, des hommes de rien deviennent puissants. [...] Les clowns deviennent rois, les vieilles couronnes gisent dans le caniveau » ?

La saga commence à Bombay, ville natale de l'auteur, et se transporte aux États-Unis en 2008, alors qu'une mystérieuse et richissime famille indienne élit domicile dans le chic Greenwich Village de New York. Le comportement des Golden, père et fils, sera examiné à la loupe par leur jeune voisin américano-belge, en fait le véritable protagoniste de l'histoire. Excellent cinéphile et cinéaste en devenir, René Unterlinden est le double de Rushdie, dont la connaissance du septième art n'est plus à démontrer. « Je suis devenu [...] un artiste. Pour être précis un aspirant scénariste », raconte le jeune homme qui veut réaliser un « mokumentaire » sur l'univers chaotique de cette bizarre famille Golden. L'écrivain Rushdie, quant à lui, utilisera souvent des notions et processus cinématographiques pour aborder de multiples thèmes sociétaux, dont le mal-être

actuel, les guerres de gangs, le terrorisme ou la montée des nationalismes.

L'érudit romancier mêle sans vergogne et avec une habileté diabolique les univers de Sophocle, Truffaut ou Calvino à la culture populaire contemporaine. L'importante question de fond qu'il aborde est aussi éthique que dramatique. « *Est-il possible d'être bon et mauvais à la fois ? Un homme peut-il être bon tout en étant méchant ?* » se demande Trump, dit le Joker.

Tout à fait fascinant et magnifiquement traduit par Gérard Meudal, le treizième roman du septuagénaire Salman Rushdie est des plus aboutis et d'une étonnante modernité. Vraisemblablement au sommet de son art, celui qui, depuis 1989, fait encore et toujours l'objet d'une *fatwa* – dans ce cas-ci d'une condamnation à mort selon la religion islamique – continue de nous éblouir. À ne pas manquer.

Michèle Bernard

Sándor Márai

DERNIER JOUR À BUDAPEST

Trad. du hongrois par Catherine Fay

Albin Michel, Paris, 2017, 240 p. ; 29,95 \$

Un vieil écrivain, dit Sindbad le marin, parcourt Budapest, la ville qu'il a aimée, pour une ultime promenade en calèche avant de regagner son logis et, apaisé, y mourir. L'argument est mince mais son traitement d'une extrême richesse et d'un rayonnement qui se prolonge.

Car il s'agit de bien plus que de l'évocation nostalgique de cette capitale : le prétexte pour Sándor Márai de reprendre ses thèmes favoris, une réflexion sur la mémoire, le temps, les rapports humains, les valeurs selon lesquelles la vie devrait s'ordonner, et l'écriture.

Sindbad est en réalité l'écrivain Gyula Krúdy, qui fut célèbre puis oublié dans son pays et admiré de Márai qui l'accompagne dans sa promenade imaginaire sous le nom du « conteur » Artur. Réapparaît ainsi par lui une « ancienne Hongrie », elle aussi disparue quand, en 1940, Márai écrit son récit.

Les lecteurs francophones peu au fait de l'histoire de l'Europe centrale pourront être gênés au premier abord par la multiplication de noms imprononçables de lieux et de personnes, aussi d'allusions historiques mais un lexique vient à leur secours et la traduction fait vite oublier cet obstacle.

Livre du souvenir au premier chef. Y paraissent puis s'effacent de pittoresques personnages dont Artur, capable de dormir partout « et avec entrain » sauf dans son lit. Des maîtres d'hôtel dans les restaurants et cafés jadis hauts lieux de l'intelligentsia hongroise et « îlots de paix », visiteurs des bains publics très populaires, des commerçants, des petites gens, tous avec leur dignité, leurs travers et manies, constituant un peuple singulier, mélancolique et fier, venu il y a longtemps d'Asie,

toujours menacé dans un pays aux contours flous par les voisins, Turcs, Tatares, Allemands – l'actuelle politique visant les migrants serait-elle un écho et une conséquence de cette insécurité historique ?



L'éloge de la bonne chère, de la soupe, du rôti et du vin occupe beaucoup de place dans ce récit qui prend parfois les allures d'un pèlerinage gastronomique pour le vieil écrivain qui en tire tant de plaisir. Les rives du Danube dans une matinée du mois de mai, chaque rue de la vieille ville font naître des souvenirs émus et c'est toute sa vie qui se présente en raccourci. Surtout par les sensations que Márai fait

survenir avec une subtilité et une intensité qui, irrésistiblement, rappellent Proust dont il était un admirateur, comme le fut la culture française très présente dans l'ancienne Hongrie. Une inscription publicitaire, le bruit de talons sur un trottoir, l'odeur dans une chambre d'hôtel, des senteurs de cuisine composent une étonnante mosaïque dans la description où le vocabulaire est raffiné à la mesure de son objet. Cela évolue lentement ou en accéléré, sensuel, langoureux ou débridé comme une czardas...

Passé et présent se confondent dans l'évocation comme se confondent progressivement l'auteur et son personnage principal. L'ironie sensible dès le début, la drôlerie frôlant le comique et la satire tendre cèdent à des notations plus graves. Images du vieillissement dans les bains publics, habitudes un peu émouvantes de Sindbad et, surtout, lancinante, la question : « Où étaient-ils, les chasseurs de chimères et les ombres, ces vagabonds fantomatiques de l'ombre hongroise, ces rebouteux secrets de l'esprit, enfants et héros, solitaires et Tsiganes, bavards et silencieux comme la mort, si tristes ? » Ces écrivains que nous ne connaissons pas ou que nous connaissons mal, mais dont les portraits imposent la présence vivante, furent à la fois des serviteurs de la Hongrie et de la beauté.

Le récit glissant d'une tonalité à une autre, amusé et d'une mélancolie déjà dans le titre, sentimental et vif, lyrique, coloré et méditatif, est traversé d'une haute idée de la création littéraire. De page en page il est relancé par la répétition de « j'écris parce que... », il devient ainsi un art poétique et une profession de foi en la puissance et en la nécessité de l'écriture : « [...] parfois il entendait une sorte de voix qui ressemblait à celle d'un alto solitaire, oublié dans un coin, qui résonne soudain dans une pièce vide [...] son affaire était de se souvenir, d'entendre des voix, de contempler le feu qui brasille au fond du cœur des hommes et de se consumer lui-même à cette flamme qui brûle sous la conscience ».

Le roman recompose en une perspective unanimiste l'histoire et la substance d'un pays qui n'existe plus vraiment que dans les mémoires. Plus, il donne une leçon de vie fondée sur une appréhension sensorielle de la réalité. Alors que notre état naturel est la distraction à ce qui nous entoure et la pauvreté de notre présence en lui, Márai nous dit la jouissance et l'accroissement de vie que nous apportent les sens en éveil : regarder, sentir, s'imprégner du monde concret.

Le conteur, alias Artur, se définit comme un nomade du cœur qui écrit pour « résoudre le mystère de ces âmes fières qui sont ses contemporains, « l'odeur du bonheur » mais « aujourd'hui il n'y en a plus ».

Márai – en parallèle avec tant de romans magistraux – livre ici des images des « temps héroïques », sa patrie de l'entre-deux-guerres, l'amour qu'il lui porte, prélude au déchirement qu'il décrira dans *Mémoires de Hongrie* ou *Libération* et *Ce que j'ai voulu taire* alors que l'invasion nazie puis l'occupation de l'Armée rouge le pousseront à l'exil. *Dernier jour à Budapest* fait pendant au *Monde d'hier* de Zweig, non pas avec l'ambition de décrire l'écroulement d'une civilisation qui a fleuri particulièrement en Europe centrale, mais en laissant remonter en une conscience, celle de Márai identifiée à l'écrivain admiré, « les eaux profondes de la mémoire ».

Roland Bourneuf

Mo Malø

QAANAAQ

La Martinière, Paris, 2018, 491 p. ; 34,95 \$

Ce polar se déroule à Nuuk, capitale du Groenland, dans un monde de glace partagé avec d'autres livres-cultes, tels *Croc-Blanc* de Jack London, *Agaguk* d'Yves Thériault ou *Smila et l'amour de la neige* du Danois Peter Høeg. Ses images de neige et de froid rappellent *Atanarjuat*, film canado-inuit de Zacharias Kunuk.



Mo Malø, dont le pseudonyme cache un auteur français connu, dit-on, met en scène l'inspecteur Qaanaaq Adriensen de la police de Copenhague. L'enquêteur mi-danois mi-inuit est à la recherche d'un ours meurtrier qui aurait commis un carnage. Qaanaaq rapplique aussitôt sur la terre de ses ancêtres, qu'il ne connaît pas vraiment, afin de donner un coup de main à la police locale

débordée par cette situation quelque peu invraisemblable. Il sera assisté de l'inspecteur inuit Apputiku Kalakek. « Une histoire, il y en avait une, puisqu'il y avait des morts. Des his-

toires, Qaanaaq en trouverait, puisqu'il y avait eu des crimes.»

Quatre ouvriers d'une plateforme pétrolière ont été égorgés selon un *modus operandi* qui ressemble à l'attaque d'un ours polaire. Chaque fois, entre autres choses, on retrouve à côté des victimes un *tupilak* représentant l'esprit de Nanook, soit une statuette en ivoire de morse d'un ours qui « aide les âmes à voler ». Bizarre. Depuis quand les animaux sculptent-ils ?

L'enjeu de ces meurtres se situe plutôt dans le contexte politique et économique du pays, car un référendum doit avoir lieu sous peu pour libérer davantage Nuuk de la tutelle de Copenhague. Si les méchants du polar sont des Canadiens de Toronto, et pourquoi pas, l'auteur semble ignorer que le peuple inuit est le même, qu'il habite au Groenland danois ou au Nunavut canadien. Pourquoi alors deux poids deux mesures ? Les uns sont-ils pires que les autres ? « Brigitte Bardot [...] avait mis dans le même sac les braconniers canadiens et les Inuits du Groenland. » De toute éternité pourtant, les chasseurs passent sans contrainte d'une terre gelée à l'autre via l'île d'Ellesmere.

Mo Malø a tout de même bien fait ses devoirs et su croiser une intrigue policière – avec des aléas parfois discutables – aux revendications d'autonomie des Groenlandais ; ceux-ci veulent non seulement protéger leur langue et leurs coutumes, mais exigent aussi de maintenir un contrôle sur leurs ressources pétrolifères et leurs minerais. Fait non négligeable, le continent de glace détient le cinquième des réserves mondiales de pétrole brut.

La veine ethnique des polars ne semble pas vouloir se tarir en ce début de XXI^e siècle et cette fois encore, le néophyte y apprend beaucoup. Qaanaaq n'arrive cependant pas à soulever le même niveau de sympathie que, par exemple, le commissaire mongol Yeruldelgger des polars d'Ian Manook. Et c'est bien dommage.

Michèle Bernard

Vanessa Léger

L'AVERTI, T.1, LA NAISSANCE D'UNE DYNASTIE

La Grande Marée, Tracadie-Sheila, 2018, 719 p. ; 34,95 \$

Vanessa Léger a étudié le journalisme et, manifestement, ce milieu l'a inspirée, tout comme l'Acadie dont elle est originaire. Premier roman de l'auteure, *L'Averti* est le nom du journal de Montpellier, une ville importante du Nouveau-Brunswick. Une ville imaginaire, habitée par des Acadiens et des anglophones.

Difficile de deviner où Léger l'a placée sur le territoire, mais elle est symbolique de l'affirmation des Acadiens alors que leur place est celle de subalternes des Anglais lorsque commence ce roman. Le cheminement de la famille Roussel vers la richesse et la puissance sera le symbole de la place que prendront les Acadiens dans la province, et leur journal, tout comme leur usine de pâtes et papiers, en seront la preuve.

Les personnages de cette saga sont nombreux et bien construits. Attachants, retors, brillants ou médiocres, évi-



demment beaux pour ce qui est des héros (sympathiques ou non), ils vivent intensément jusqu'au bout de leurs passions. Réussite financière pour certains, conscience sociale pour d'autres, parfois un peu des deux. C'est l'opposition entre ces deux pôles qui crée la tension du roman et relance l'intrigue. Le journal est au centre des débats de société : droits des femmes dont le droit de vote et leur place dans

la société, exploitation des ouvriers, racisme, antisémitisme, guerre (celle de 1914), relations entre Acadiens et Anglais.

Le premier tome de ce qui s'annonce comme une trilogie débute avec la fondation du journal en 1854 par Auguste Roussel, dont hérite en 1870, un peu malgré lui, son fils Édouard, qui finira par faire sien le legs de son père, tout en développant l'usine. À son tour, Édouard cédera les rênes à son fils Preston en 1918. Si l'usine est la source de leur richesse, le journal est la passion du clan.

Comme le veut le genre, les personnages sont nombreux, tout comme les rebondissements. Tout tourne autour de la famille Roussel, du moins autour de ceux et celles qui ne quittent pas le Nouveau-Brunswick ; les autres disparaissent littéralement.

Parmi les personnages, les femmes sont particulièrement mises en avant-plan. Que ce soit les épouses, fidèles et dévouées à la carrière de leurs maris, ou, surtout, celles qui cherchent à s'affirmer autrement que dans le rôle traditionnel qu'on veut leur imposer. Ainsi en est-il de Maude Savoie, une cousine des Roussel, qui prend mari pour sauver sa famille de la pauvreté, mais qui divorcera, fera carrière comme journaliste et promouvra la lutte des suffragettes dans *L'Averti* ; de Charlotte, qui rêve de succéder à son père Preston à la tête du journal et qui réussit à imposer son désir à son père ; de Joséphine, une autre fille de Preston, qui fait ses études supérieures en droit au Québec alors qu'elle sait que les femmes ne peuvent pratiquer comme avocates dans cette province, mais qui est certaine d'arriver un jour à ses fins.

Les hommes sont bousculés par ces femmes et, comme Preston, plusieurs finissent par se ranger derrière elles, même s'il leur a fallu du temps. Paradoxalement, la résistance au changement vient de certaines femmes de la famille. Les conflits, les amours, les aventures extraconjugales, les drames pimentent le récit.

Reposant sur une solide structure, toute traditionnelle qu'elle soit, bien écrit, ce roman apporte un éclairage intéressant sur l'époque, l'Acadie et le mouvement féministe.

David Lonergan